

"Les nuages là-bas", Sylvain Bourmeau, *Les Inrocks*, 9 mars 2005

Stéphane Audeguy propose avec *La Théorie des nuages* **un très impressionnant premier roman. Où les hommes regardent le ciel, et en tombent.**

Il y a, pour le meilleur et pour le pire, comme une exception littéraire française. Comme si la mondialisation n'affectait à peu près en rien la production romanesque locale, sauf peut-être à travers les effets (à venir, plus que déjà là) des phénomènes de concentration capitalistique de l'édition. La "world fiction" semble s'inventer partout sauf ici. Et à certains égards il y a plutôt lieu de s'en réjouir : cela nous évite, en langue originale au moins, nombre de ces romans manufacturés qui envahissent depuis de longues années déjà les rayonnages des librairies anglo-saxonnes.

D'un autre côté, cela laisse souvent l'impression de ne pas participer directement à l'aventure romanesque contemporaine, d'en demeurer d'éternels spectateurs. On trouve de très nombreuses traces de ce hiatus, de ce fossé creusé entre littérature française et étrangère - jusque dans les catalogues pour le moins contrastés de certains éditeurs. On connaît tous, aussi, autour de nous, des gens qui ont pris l'étrange habitude, quand ce n'est pas la décision, de ne plus lire que de la littérature étrangère.

La Théorie des nuages est un roman écrit en français pour tous ceux-là - et pour les autres aussi. Attention, pas l'un de ces romans écrit comme de la littérature généralement (mal) traduite de l'américain, mais un très impressionnant premier roman qui veut directement jouer dans la cour des grands, et y parvient plutôt.

Dès les premières pages de ce premier livre d'un auteur dont on ne sait rien, on éprouve l'impression étrange de lire enfin en français, un roman appartenant à la même large famille que ceux, très différents les uns des autres, de Jonathan Coe, Julian Barnes ou Kazuo Ishiguro. Même ambition littéraire, même insatiable curiosité, même goût assumé pour les personnages, même sens du rythme, même maîtrise de la construction, même plaisir de la narration, même tentation de l'intrigue, même rapport au monde. Un roman classique si l'on veut, mais surtout pas académique.

On se plaît à imaginer que c'est parce qu'il ne savait pas trop sur quoi écrire que, pour ce premier roman, Stéphane Audeguy, dont on apprend en quatrième de couverture qu'"i7 enseigne l'histoire du cinéma et des arts dans un établissement public des Hauts-de-Seine", a choisi, comme on amorce une conversation par le temps qu'il fait, d'écrire sur les nuages. Un sujet comme un autre *les nuages là-bas*, *les merveilleux nuages*" qu'évoque la première page du *Spleen de Paris*.

"Comme toute chose et trop simple et trop belle, les nuages sont un danger pour l'homme, dit Akira Kumo, un des magnifiques personnages du roman. Les hommes meurent ou se tuent pour des choses très simples, comme l'argent ou la haine. Un casse-tête trop ingénieux ne pousse personne au suicide : il y a celui qui renonce vite; et celui qui trouve. Les nuages, eux, sont un casse-tête dangereusement simple : si Von prend la photographie d'un nuage floconneux, et que l'on agrandit une partie de ce cliché, on s'aperçoit que le bord irrégulier d'un nuage ressemble lui-même à un nuage. Et ce à Vin- fini : tout détail d'un nuage ressemble à sa structure générale. Ainsi chaque nuage peut être considéré comme infini, parce que chaque anfractuosité de sa surface, considérée à une échelle plus grande recèle d'autres anfractuosités, qui elles-mêmes... Certains hommes aiment se pencher au-dessus de tels gouffres ; les plus fragiles de ces hommes y tombent en toumoyant, dans la nuit éternelle du vertige."

Stéphane Audeguy, lui, s'est penché sur ces hommes tombés, souvent par hasard, sur les nuages - et sur une femme, Virginie La-tour (presque Virginie de La Tour, de *Paul et Virginie*), qu'il promène à travers la galerie de portraits de ces hommes tombés aussi pour les nuages. Une galerie comme un tunnel secret creusé dans l'histoire de la planète, des sciences et des techniques et qui permet de relier les pays et les époques, de Luke Howard, le quaker londonien qui inventa en 1802 les nuages en leur donnant des noms, à Akira Kuno, ce couturier japonais "né" du nuage atomique d'Hiroshima, d'un peintre imaginaire qui ressemble vaguement à Constable à des théories de météorologues Scandinaves ou britanniques tous plus ou moins doucement dingues.

La Théorie des nuages se lit lentement, de préférence allongé sur le dos et un sourire aux lèvres, comme pour contempler le ciel.